

LE CALEPIN BLEU

N°70

1^{er} JANVIER 2024



LE QUOTIDIEN
Présenté par CHRISTOPHE ROGER WISSET, Directeur de la Rédaction

MONTRE - CHRONOMETRES - JEWELRY	
1 - Les montres de prestige	100
2 - Les montres de luxe	100
3 - Les montres de sport	100
4 - Les montres de poche	100
5 - Les montres de montre	100
6 - Les montres de montre	100
7 - Les montres de montre	100
8 - Les montres de montre	100
9 - Les montres de montre	100
10 - Les montres de montre	100

100 Années
C'est fait, j'ai pu aller faire de véritables vacances... C'est un voyage à l'étranger... Pâtissons un peu...

REVILLYS D'UNE
une semaine dans le monde

Le Calepin
REVILLYS D'UNE



2012-2024, douze ans

n°70 - Douze ans

Domi LANGLET		
Comment je ne suis pas devenue musicienne		3
Le petit Minotaure		6
Roger WALLET		
Le petit zinc		8
Jacqueline PAUT		
Douze ans déjà		16
Pierre ROSSET		
Douze ans!... Temps de souvenirs		18
isabel ASUNSOLO		
Sa Princesse		24
Florence KRAMER		
Douze ans pour te dire adieu		27
JEFF		
Les bécanes		30
Philippe BLONDEAU		
Sans titre, évidemment...		33
Christelle MATHIEU		
Funèbres morsures		37
Sans jamais bousculer le silence		39
La veilleuse mélancolique		41
Pierre ROSSET		
Chou de Mille-Ans		43
Kheira MEDINE		
Putain de porte!		49
Un, deux, trois		52
Françoise DANEL		
Les pigeonneaux		58
Sylvie VAN PRAËT		
Le troquet		61

Domini LANGLET

« Comment je ne suis pas
devenue musicienne »



..... J'ai encore dans une boîte métallique de
Petits-Lu nantis une série de clichés en
noir et blanc où l'on peut voir mon père au
sein de l'orchestre de jazz de l'École
Normale d'Instituteurs d'Angers. Il y a aussi
une photo de lui, seul, à la trompette. Il y est très beau, le regard clair,
échevelé juste ce qu'il faut, un beau gosse de province, un tombeur d'avant-
guerre... Au revers de la photo, on peut lire, écrit au crayon : *février 39, je joue
du Sydney Bechet*. Il avait juste vingt ans, heureux à l'orée de la guerre. Or
donc, il fallait que je sois musicienne moi aussi, Leopold et Amadeus sont
passés dans l'histoire, pourquoi pas nous ?

..... Forte de la trompinette vue en photo, et poussée dans mes retranchements
par un père ambitieux, je me décidai pour le saxo, et on m'inscrivit à l'école
de musique du quartier. J'avais douze ans. Un monsieur compétent m'infor-
ma que je devrais d'abord m'initier au solfège. Mon absence de motivation fit
de moi la risée des autres élèves. Je passais le temps à regarder les feuilles
des platanes derrière la fenêtre, dilapidant ainsi "l'argent familial durement
gagné". On arrêta l'expérience sur cet argument, en incriminant toutefois le
saxo lui-même, instrument ingrat s'il en est.

..... Le violon, alors ? Heureusement, personne n'y pensa. Mais ma mère se
souvint que toute famille bien née se doit d'avoir en son sein une joueuse de
piano capable de faire sourire aux anges Tata Lucette à l'écoute de *Ah vous
dirais-je maman*... Va pour le piano ! Je descendais à la station de métro
Raspail, j'entrais dans un immeuble hausmannien de bon ton, prenais un
ascenseur art déco brinquebalant, et me retrouvais chez une demoiselle
Pinson dont les dents étaient aussi jaunes et longues que les touches de son

piano... L'appartement sentait très fort la
pisse de chat : un matou imposant y semait
la terreur, roulant des épaules comme un
vrai mac, quand il ne se couchait pas de tout



son long sur le couvercle de l'instrument. La frêle demoiselle Pinson lui
intimait faiblement l'ordre de déguerpir. (*Descends, Poupoune, allez !*) Il y
avait du désespoir dans sa voix, Poupoune s'en amusait et ne descendait
qu'avec une nonchalance exaspérante.

... Le piano enfin libre, j'apprenais à poser les doigts, "comme des petits
marteaux, je vous prie !" La Pinson me vouvoyait, ce que je trouvais
dérangeant. Ce n'était pas moi qui étais assise là, sur l'immonde peluche
rouge où tant de fesses avaient transpiré. J'étais une autre petite fille, issue
d'une famille bourgeoise, une petite fille un peu tarte, déjà mémère, promise
à un destin de pondreuse des beaux quartiers qui va-talamesse en attendant la
ménopause.

... Quand je rentrais à la maison, accueillie comme une future virtuose, je
mesurais l'ampleur de l'imposture et, faute de pouvoir en parler, je devins
infernale, inquiétante même, tour à tour exaltée ou renfrognée sans raison. Le
médecin parla de troubles de l'adolescence, je le détrompai en lui avouant
entre deux portes et deux sanglots mon horreur de la demoiselle Pinson.
L'homme de l'art conseilla à mes parents de me "ficher la paix", et j'obtins
un sursis.



... Tenace, mon père revint pourtant un soir
avec sous le bras une guitare, et une
méthode. Pour faire plaisir, j'appris
quelques accords, dont ceux qui ponctuent
Gare au gori-i-i-i-illeu!, chanson impré-
sentable à Tata Lucette. Jamais je ne pus
aller jusqu'au bout de *Jeux Interdits*, que le premier amateur venu parvient
pourtant à gratouiller...

...Accordéon? J'atteignais mes quatorze ans, et refusai de devenir une
seconde Yvette Horner.....

...Quant à l'orgue, il eût fallu entrer dans une église. Mes parents, anticléri-
caux forcenés, n'y songèrent même pas.....



« Le petit Minotaure »



Le petit Minotaure a douze ans, et une copine, Ariane, dont la vie ne tient qu'à un fil.....

Quand la colère l'envahit, il se met à galoper à travers l'appartement, les yeux brillants, le front baissé, en soufflant fort par les naseaux. Il maudit la maladie d'Ariane. Il maudit le monde entier. Il maudit Martinez, la prof d'histoire. Elle est méchante. Elle a déchiré le croquis juste un peu chiffonné de la Crète antique qu'il venait de lui rendre: "Ni fait ni à faire!", elle a dit, la bouche méprisante. Devant toute la classe.....

Quand il court comme ça, il libère sa haine: Martinez disparaît en Enfer, entraînant le collège tout entier. Jason, le grand qui lui fait des misères dans la cour, y est jeté lui aussi, tête la première. Flammes et hurlements.... Le Petit Minotaure trépigne de bonheur, bondit de plus belle, l'arène est à lui.....

C'est son père qui l'appelle comme ça, à cause de ses courses rageuses de bête enfermée, de son front bouclé et de la Crète au programme d'histoire. Papa, depuis qu'il a perdu son boulot, il regarde les émissions culturelles: il connaît bien l'affaire du Minotaure. Il dit, rigolard: "Licencié, certes, mais cul-ti-vé..." Il a le moral. Pas comme maman, avec ses larmes qui coulent toutes seules. Le père l'appelle Cassandra, mais qui connaît cette pauvre fille? - à part Martinez, évidemment.....

"Cet après-midi, Papa et moi, on va voir Ariane, à l'hôpital des enfants. Elle est sortie de la bulle stérile, maintenant, et peut-être qu'elle va vivre. Son crâne lisse fait penser aux œufs en pierre que collectionne Mamie Jeanne. Elle est pourtant jolie comme avant, et son sourire chasse ma peur.....

Papa s'assied près de la porte, intimidé, et moi sur le lit. Ariane toute pâle parle sans s'arrêter en bougeant les mains sur le drap bien tiré. On dirait des petits animaux. Je les touche et les garde au chaud.....

.....Ariane se tait, moi aussi. C'est un beau silence.....

.....D'après l'infirmière, une dame pressée - ses chaus-
sures font pouitch-pouitch sur le lino- Ariane va
rentrer à la maison "dans pas trop longtemps". "Elle
revient de loin", dit Papa aux dalles de la chambre. Je
me demande où c'est, ce "de loin": un autre monde
derrière le ciel, ou bien le rien de rien ?



.....Dans la rue Papa, pour me changer les idées, raconte encore une fois la
légende d'Ariane, l'amoureuse du beau Thésée déroulant sa bobine de fil dans
le Labyrinthe, puis tuant l'homme-taureau. Pauvre Papa, il s'applique, il
voudrait tant que j'oublie l'hôpital !

.....Je tente une diversion: "Moi, ze manze personne, ze suis un zentil petit
minotaure !" Papa me regarde en biais, sourit et me prend par l'épaule. On
marche d'un seul pas pour mieux penser à Ariane.

.....Ou alors si la mort c'était comme un labyrinthe, on pourrait quand même en
sortir ? Il fait noir, dedans ? On voit de la lumière, au bout ? Et Ariane, la
mienne, on va la sauver, tu crois ?

.....Papa sourit, mais je sens sa tristesse. "Arrête avec tes questions, j'ai pas la
tête à ça. On prend du pain pour ce soir ?"



Roger WALLET

« Le petit zinc »

à Tom



Le garçon les observait de loin. Il avait appuyé son vélo contre la haie. Ils grimpaient péniblement la colline, s'arrêtant tous les vingt pas pour reprendre leur souffle. L'homme portait un cabas. La femme lui lâchait de temps en temps la main pour remettre de l'ordre dans ses cheveux. Le vent soufflait de l'ouest, comme toujours en cette saison, un vent humide qu'accompagnaient parfois les mouettes. L'homme tira du sac un de ces avions ridicules en bois blanc et le tendit à la femme. Elle était fluette, très brune, avec un pull à larges bandes colorées. De là où il était il ne distinguait pas les traits de son visage. Elle tira le bras droit vers l'arrière et sa silhouette se cassa quand elle propulsa le zinc, la vigueur de son geste le surprit. Ils suivirent l'engin du regard. Il dévala la pente en décrivant une large courbe, resta suspendu une vingtaine de secondes et piqua brusquement du nez sous une rafale. Il entendit alors le rire clair et strident de la femme, un rire de gamine. L'homme applaudit et ils s'étreignirent. Ils étaient âgés, lui avait des cheveux blancs, une vraie tignasse qui tombait sur sa chemise à carreaux.

— Tu as vu ça ? Tu l'as vu ? Magnifique, non ? Le vieux tenait le planeur démantibulé dans ses bras. La femme, à côté, souriait à belles dents. Le garçon remarqua qu'elle avait une cicatrice au menton et le visage constellé de taches de rousseur. Elle lui prit la main : Tu as vu comme il a volé longtemps ! Il lui rendit son sourire. C'était très beau quand il a descendu la colline mais... L'homme haussa les épaules. Juste une question de réglage. Apprivoiser les vents, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Il tournait et retournait le fuselage esquiné dans la chute. Le papier qui le recouvrait était crevé en maints endroits. La femme demanda d'une petite voix : Tu as déjà fait du

modèle réduit? Comme le garçon secouait la tête, elle ajouta: Viens nous voir si ça te tente, on t'apprendra...

Le garçon se remit en selle et rentra.

Il trouva un mot sur la table de la cuisine. L'ambulance avait emmené sa mère à Rouen. Son père reviendrait dans la nuit.

Il sortit un paquet de petits beurres et alluma la TSE.

Il se mit à grignoter tout en feuilletant une pile de Bonnes Soirées. Depuis que sa mère était tombée

malade, elle ne lisait plus, les revues s'entassaient. Il aimait particulièrement cette photo d'une jeune actrice

autrichienne tout de blanc vêtue. Le bustier soulignait d'un léger ombré la naissance des seins. Tout en elle

riaient, les lèvres longues et fines et les yeux d'un noir ardent, sous une coiffe très aérienne qui débordait de tous côtés. Il la caressa du bout des doigts. À douze ans, il avait bien le droit.

Soudain il frissonna. Le soir fraîchissait. Il fendit comme il put quelques bûches: l'ampoule de l'appentis était grillée et il devait se contenter de la

pâle clarté qui traversait la cour. Son père ne s'occupait pas de ces choses-là. Il ne s'occupait de rien, en dehors de son atelier, ni de sa mère, ni de lui. Il

lui vint en tête que maintenant ce serait à lui d'y veiller: les ampoules, les clapiers, le grillage, la réserve à bois. Il bourra le gros poêle en fonte brune,

s'installa dans le fauteuil et se recouvrit d'une couverture. Il regardait les flammes danser derrière la petite fenêtre en formica. La torpeur le prit. Il

entendit encore au bulletin d'information des noms étranges: Ben Bella, Ferhat Abbas... et il s'endormit.

.....

Son père rentra au petit matin.

Il ne dit pas un mot, vida coup sur coup deux verres de vin et sortit dans la cour. Le garçon le vit s'affairer près des clapiers, il jeta la litière sur le tas de fumier qu'ils gardaient au coin des étables. C'était plus une habitude qu'autre



chose parce que les animaux, ça datait du grand-père mais lui ne l'avait pas connu. Il était mort avant la guerre. Sur une photo jaunissante, il le voyait porter chapeau et moustache. Un mauvais pli zébrait le cliché par le travers en deux. Il fallait imaginer les doigts de la main gauche glissés dans la poche à gousset en une pose très étudiée.

.....Faudra que tu fasses de l'herbe pour les lapins, lui dit son père en sortant.

.....Il monta dans sa chambre, ouvrit grand la fenêtre et aéra la literie. Le ciel s'était dégagé. Il vit passer le troupeau des Broumault, une vingtaine de normandes que le garçon de ferme menait au pré. Elles firent halte à la mare, lâchèrent quelques bouses et reprirent leur marche chaloupée.

.....Le midi, il se prépara des œufs au plat et fit revenir dans du saindoux des rondelles de pommes de terre. Est-ce qu'il devrait s'habituer à manger seul?. Sur le calendrier des Postes, il avait fait une marque au crayon le jour où ils avaient su, pour sa mère. On ne parlait pas de ces choses-là, on ne prononçait le mot qu'à voix basse, comme s'il y avait là quelque chose de honteux. C'est elle qui lui avait dit, à la mi-janvier. Et elle lui avait appris des choses simples à faire à la poêle. Il était heureux de voir qu'il avait bien retenu les leçons. Il se versa un doigt de vin, le coupa avec de l'eau et le but d'un trait en grimaçant.

.....Il passa à la menuiserie. Son père avait modernisé l'atelier quand il l'avait pris mais il n'aimait pas le travail en série. Il l'entendait toujours dire. La machine, c'est ce qui nous



.....tuera. Son ouvrier n'avait plus d'âge, il était là depuis toujours. On le voyait rarement sur la toupie ou sur la dégauchisseuse. Il était resté fidèle aux outils manuels et lui seul utilisait encore des mots comme bédane, bouvet, guillaume. Le garçon le regarda longuement assembler une fenêtre en chêne. Il vérifia l'ajustement du battant mouton dans la gueule de loup avant de fixer le jet d'eau sur la tapée. Il procédait au maillet,

par petits coups secs et précis pour faire coulisser la pièce mortaisée en queue d'aronde. Quand il eut fini, il poussa un soupir de soulagement, s'essuya les mains dans un chiffon et releva le nez. Si tu cherches ton père, il est parti faire un relevé chez Bréquigny. Un relevé de quoi ? demanda le garçon. Eugène haussa les épaules, Est-ce que je sais, moi ?

...Le boucher tenait boutique à l'entrée de la vicinale filant vers Douremont. Il poussa la porte vitrée, déclenchant le carillon. Le chien sortit de derrière le comptoir et vint le renifler. Il attendit un long moment avant que s'agite le rideau de perles. Mme Bréquigny avait les cheveux en désordre, le corsage entrouvert laissait voir un bout de dentelle noire. Non, elle n'avait pas vu son père. Mais quand il insista, Eugène avait dit que..., elle déclara qu'il venait de partir, il avait pris les cotes pour un cosy dans la chambre. Elle sortit son bâton de rouge et se remaquilla. Elle lui sourit. Elle ressemblait aux femmes sur les couvertures de *Bonnes Soirées*. Il ne lui manquait qu'un grain de beauté sur la joue.

...Il pensa à sa mère. Il la vit, si pâle dans le lit. Le rose des lèvres semblait s'être éteint, même les cheveux avaient terni. Une ride profonde avait creusé le front et des pattes d'oie lui tiraient les yeux au bleu évanescent. C'était comme si, avec la maladie, sa mère avait déteint. Les derniers temps, ses mains ne lui obéissaient plus. Il devait lui faire prendre sa soupe à la cuiller, c'était la seule chose qu'elle supportait encore.

...Il remonta vers l'église, le vélo à la main. Un portail était ouvert. La deux-chevaux stationnait dans la cour. Il s'avança. Un gros chat roux vint se frotter contre ses jambes.

...Le vieux l'aperçut le premier. Il lui fit signe d'approcher. Il le prit par l'épaule et lui montra le petit atelier où sa femme et lui bricolaient. Des plans étaient punaisés au mur, des crayonnés remplis de cotes et d'annotations. Il y avait aussi une photo d'eux plus jeunes, devant un avion. De temps en temps on va



encore à l'aéroclub, dit-il. Il eut un silence...
contemplatif, Ilse a toujours été beaucoup...
plus douée que moi. Si tu veux, on t'em-
mènera.



Côté modélisme, c'était plutôt lui qui...
menait les opérations. Il lui montra un autre planeur en construction. Ilse
découpait les nervures avec une lame de rasoir. Quand elle en eut une
dizaine, elle les serra et frotta très délicatement les encoches avec une feuille
de papier de verre. Puis elle les aligna sur le plan, en les maintenant de part
et d'autre par une épingle, à peine enfoncée dans le support. Elle avait la
main sûre et le geste précis. Quand elle eut fini, elle posa le visage au ras de
l'établi et vérifia la rectitude de l'ensemble. Elle en tapota légèrement une
pour la mettre dans l'alignement. Il l'imita et sourit en se relevant : Mon père
devrait vous embaucher ! Ils l'invitèrent à boire un thé. Il préfère sans doute
un chocolat, risqua le vieux mais le garçon secoua la tête.

Les gâteaux secs avaient de curieuses formes. Certains ressemblaient à de
petits boudins crénelés, d'autres à des étoiles ou à des serpentins. Il reconnut
des arrière-goûts d'anis et de noix de coco. Ilse expliqua : c'était la coutume
chez elle, en Lorraine, dans toutes les familles, pour la Noël, les mères
préparaient les spitzgebäck, on en avait pour des mois. Le thé était brûlant,
ils le laissèrent refroidir en silence. La pièce était basse de plafond, un peu
sombre. Sur la cheminée, il n'y avait qu'une seule photo : une jeune femme en
veste de cuir, casque à la main, appuyée contre la carlingue. Le vieux dit
qu'après la guerre ils étaient restés plusieurs années sans faire une maquette,
impossible de trouver du bois. Le garçon bafouilla qu'il aurait bien envie de
s'y essayer. Quand il reprit son vélo, ils étaient tous deux devant la porte. Ils
le regardèrent partir en souriant.

Il n'en parla pas à son père. Ils mangèrent des œufs et du riz. Puis ils
s'installèrent dans la salle. Son père se servit un cognac et se roula une

cigarette. Son briquet jeta une longue flamme. Demain, je vais à Rouen. Tu veux venir? Le garçon fit non de la tête. Il pensa à sa mère, il ne savait pas ce que ça voulait dire, mourir. Sauf que le temps n'était plus pareil. Avant, il y avait des chansons, des rires, des confidences, des odeurs de lessive le lundi et des draps étendus dans la cour, des marmites qui mijotaient au coin de la cuisinière. Des caresses. Mais après, il ne voyait que les fragiles lacets bleus des veines qui sculptaient la peau des bras et cette odeur un peu rance dans la chambre.

..... Il fit non de la tête et monta se coucher.

..... Toute la fin de la semaine, il passa ses après-midi chez Ilse et Jean. Le planeur prenait forme. Le samedi ils entoilèrent les ailes. Jean prépara avec minutie la colle de poisson dans une petite casserole émaillée. Il la touilla longuement pour arriver à la bonne consistance. Des années avant il collait au jaune d'œuf, même à la cire d'abeille, mais c'était plus fragile. Ils vendaient maintenant des colles spéciales mais eux restaient fidèles aux procédés naturels. Leur seul luxe, c'était le balsa. Le papier Japon coûtait trop cher, ils utilisaient du papier léger qui servait à emballer les chaussures. Le garçon aida Ilse à le tendre tandis que Jean badigeonnait sa mixture sur le dos des nervures et des traverses. Puis ils s'attaquèrent au fuselage. L'opération prit une bonne demi-heure. Après quoi ils posèrent le tout sur un tabouret, près du poêle.

..... Ilse expliqua qu'elle devrait encore tendre le papier. Elle le tamponnerait avec un coton humide, il se ferait transparent et, en séchant, il deviendrait dur et cassant. Si tout allait bien, le lendemain ils pourraient l'essayer. Mais il restait encore une chose à faire : le baptiser. Ilse découpa une mince bande de papier, elle sortit un pinceau et une petite boîte d'aquarelles. Quel nom tu voudrais? demanda Jean. Et comme le garçon s'étonnait: Ton premier planeur, quand même!, on ne peut pas faire moins. Le garçon marqua un silence puis: Vous voulez dire que vous me le donnez? Tous deux se

contentèrent de hocher la tête. Je te conseille le rouge, reprit Ilse, ça se voit bien dans le ciel.....

....Son père rentra tard ce soir-là. Il se coupa une tranche de pain et un bout de camembert. Il alluma la radio. Un nouveau contingent d'appelés venait de partir pour l'Algérie. Il se servit un grand verre d'alcool, s'étira dans le fauteuil, il se passa la main sur le visage. Le garçon finissait ses sardines quand son père lui dit: Ta mère ne va pas bien du tout. Un silence. Ils m'ont dit qu'elle ne... Sa voix se cassa et il ne put terminer sa phrase.....

...Le garçon repoussa son assiette et sortit.....



.....La nuit était tombée. Le ciel était inondé d'étoiles. Il guetta longtemps, une heure peut-être. Une étoile filante finit par surgir sur la droite, il la regarda plonger et s'effriter en flammèches lumineuses. Alors il ferma les yeux, il savait ce qu'il fallait dire.....

....D'abord, le vieux le fit répéter. Il révisa les gestes avec lui. Redresser le buste, armer lentement le bras vers l'arrière, le coude cassé, respirer le vent, prendre une longue inspiration et brusquement projeter le bras vers l'avant et déclencher le tir en ouvrant la main au bout de la course, à hauteur des yeux, le buste tendu sans raideur. Quand le garçon eut bien maîtrisé l'enchaînement, il sentit le trac l'envahir. Ilse le rassura: il avait bien fait de cerner les majuscules rouges d'un filet doré, "Louise" se verrait de loin.....

....Je vise au milieu du bosquet? demanda-t-il. Juste au milieu, répondit Jean. Mais si le vent..., s'inquiéta-t-il encore. Tu n'as pas à avoir peur. Le vent, il ne faut pas se battre avec..., le garçon termina: Il faut l'appivoiser! Il avait bien retenu la leçon.....

....Ilse et Jean s'écartèrent et s'assirent dans l'herbe, l'un près de l'autre, en se donnant la main.....

...Le garçon leur demanda encore : Vous croyez qu'il peut voler bien plus loin que les autres ? Il leur avait dit, pour sa mère, Je voudrais tellement qu'elle puisse partir avec lui, aller jusqu'à la mer...

...Il se lui envoya un baiser du bout des doigts. Jean l'encouragea : Je suis sûr qu'il va le faire.

...Le garçon se mit en position. Il affermit son équilibre, redressa le buste. Il respirait calmement, profondément. Il cassa le coude, arma le bras, il suspendit son geste une seconde et tout à coup déclencha son tir.

...Le petit zinc piqua droit sur le boqueteau. Alors le vent le souleva, il franchit la cime des aulnes et fila vers l'Atlantique...



Jacqueline PAUT

« Douze ans déjà »



Au fil des mots.....

au fil de l'eau.....

le soleil s'accorde.....

à la lumière des vers.....

des proses et des choses.....

douze ans déjà.....

écrire et lire.....

les secrets des autres.....

écrire et dire une histoire.....

qui n'existe que pour soi.....

Au fil des mots.....

au quotidien.....

on parle, on a besoin de parler.....

et puis les années passent.....

douze ans ensemble.....

douze ans d'amitié.....

dans son petit calepin.....

on dessine les lettres.....

de son imagination.....

au fond de son âme.....

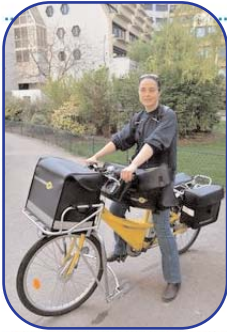
Au fil des mots.....

des mots confinés.....

des mots de confiance.....

qui s'envolent par la fenêtre.....

dans la rue.....



des femmes courage
attrapent les mots déposés
sur les feuilles offertes aux passants
douze ans de lecture
au prochain jour de l'an on fera la fête



Pierre ROSSET
« Douze ans!...
Temps de souvenirs »

....."*Peut-être un jour, chacun/Osera enfin écrire./Écrire de toutes les couleurs!*"

P. Rosset, *Écrire*, 1996.

....."*Elle [la revue] se propose (...) de faire la part belle aux mots.*"

R. Wallet, *Saisons* n°1, 21/09/2021.

....."*Je dis toujours la vérité: pas toute.*"

J. Lacan.

..... Avec le numéro 1 de *Les années* Roger Wallet confirmait en janvier 2012 la voie de nos propres écritures. *Les années* faisaient alors suite au *Quotidien*. Quant à lui - héritier des précédents - *Le Calepin Bleu* naîtra en octobre 2017. Ce 1^{er} janvier 2024 sort (complice de nos plumes) le n°70 de ce dernier avec comme thématique "Douze ans"..... Une belle occasion de porter un regard furtif sur le passé.....

..... Douze ans!... Année 2012, celle où les Français étaient heureux selon une enquête présentée dans l'émission *C'est à vous* ce 1^{er} décembre sur la chaîne 5.....

..... Étions-nous vraiment heureux cette année-là?... La question mérite d'être posée. Ce qui est sûr, c'est que nous étions alors plus jeunes.....

..... En ce qui me concerne l'étais-je? Sans doute, certainement, évidemment, bien sûr... Cette formulation insistante laissant entendre que c'est oui cacherait-elle un doute? Sans doute, peut-être... Un doute sur la nature même du mot *heureux*.....

..... Être heureux! Voilà quelque chose de mystérieux. Pourquoi, quand, de quoi sommes-nous heureux? Face à ces nouvelles questions ma mémoire reste muette. Cela m'inquiète. Pourquoi ce silence? Que cache-t-il?... Alors je cherche, recherche. Je veux me rassurer. Être certain d'avoir été heureux, parce que je n'ai pas été concerné par cette enquête. Et puis je trouve. Quelque chose de personnel qui m'a rendu heureux. Oserais-je l'écrire? Alors je pense à Roger! Et je me dis que *Quotidien*, *Les années* et les *Calepins*

aux multiples couleurs pouvaient à chaque publication le rendre heureux. Et je me rassure. Voilà ce qui peut engendrer le fait d'être heureux et qui laisse des traces dans la mémoire et/ou dans l'ordinateur : l'écriture... Et j'ose.....

.....En 2012 mon troisième article issu du Symposium de recherche sur les accueils collectifs de mineurs paraît chez Champ social. C'est un texte autobiographique sur la question du projet pédagogique et les difficultés de sa mise en œuvre. Son titre, *Saturne pédagogue : l'autorité du projet*. Un autre article paraît aussi cette année-là dans *Vie sociale et traitements*. C'est un article traitant de la médiation éducative : *Quand l'activité devient médiatrice. L'impact de l'autre dans la relation éducative*. L'écriture y est l'un des tiers...

.....Des traces.... Ce premier décembre 2023 mon épouse - en cherchant notre vieux sapin de Noël en plastique blanc - retrouve oubliée dans une armoire



une valisette en bois avec des tubes de peintures à l'huile à demi usagés, des palettes et deux pinceaux. C'est celle d'André, mon père. Comme Henry, son père, ce dernier peignait : la cathédrale de Beauvais, une maison à la campagne, la mer, des bateaux, un bouquet de fleurs (pour ma mère, sa mère?)... Si enfant je ne l'avais jamais vu

peindre, cette découverte réveille des souvenirs et redonne ainsi du sens à ses tableaux. S'il n'écrivait pas il laissait cependant sur la toile la trace de son intérêt pour une vue agréable, un paysage... Les traces de son regard curieux livrées en héritage aux regards de sa famille. Mémoire intemporelle et vivante traversant ses vieux tableaux. Souvenirs lointains. Baignade en famille sur une plage (Granville, Saint-Malo?). Celui de Pierre, mon parrain (ami de mon père) écrivant à son filleul enfant. J'ai redécouvert récemment avec émotion ses lettres à "petit Pierre", puis à Pierrot et à Pierre.....

..... Mon père! D'autres souvenirs se réactivent. Le bois de Chaville et son muguet, une compétition de motocross et ma glace. Son atelier de mécanique

auto. Mécanicien, je le vois encore concentré sur la réparation d'un moteur. Habile de ses mains il m'avait construit une voiture!. Une voiture de course bleu ciel, en aluminium et à pédales. Elle est toujours là marquée par les stigmates de l'âge. Là dans mon garage, après soixante et onze ans d'existence. Aux dires de ma mère il voulait être pilote automobile. Elle le lui avait, compte tenu des risques d'accident, interdit. Sa vieille camionnette (32 CG.60) qui nous transportait pour les repas en famille. Ma mère devant. Mes sœurs et moi derrière, endimanchés et sagement (?) assis sous la bâche sur des petits bancs. Voiture, motocyclette. Et vélo comme le démontre une amende forfaitaire en date du 23 février 1957, pour transport irrégulier sur cycle. Irrégulier! Était-ce une de mes sœurs ou bien moi?.....

...En écrivant tout cela je pense que l'écriture est, elle aussi, intemporelle. Si elle paraît vieille, elle marque aussi un intérêt, une émotion, une vision de la vie de celui qui a écrit. J'ai retrouvé également il y a peu de temps des vieux textes, des poèmes de mon adolescence et de mes vingt ans. L'un d'eux se nomme *Penser*. Je cite de mémoire: "...Y. avez-vous pensé? Je n'ai pas le temps, l'autocar m'attend. Y. avez-vous pensé? Oh! Zut j'ai oublié!", écrivais-je il y a cinquante-huit ans. L'oubli de "l'homme [qui n'ayant pas le temps (!)] ne pense plus".....

...À leur (re)lecture je mesure le chemin parcouru par la maturité liée à mon âge. Avec celui-ci, le passé éclaire le présent et rassure. Le futur quant à lui reste - même avec l'espérance - tout à fait incertain.....

...Alors, que reste-il encore de cette année 2012? Si je n'avais pas encore de canne, j'emportais déjà mon vieux chapeau dans les voyages ensoleillés. Notre Mercedes A.180 de couleur noire (achetée d'occasion) nous emmenait déjà depuis cinq ans pour nos déplacements dans toute la France. Pour les vacances, les rencontres familiales et celles des amis. Aujourd'hui, malgré son âge elle nous transporte toujours, mais seulement pour les courses au supermarché, les très petits parcours et à travers les villages proches d'Amiens à l'occasion des réderies du dimanche. Une Opel rouge et noire

(une belle occasion) la remplace depuis trois ans pour les distances plus longues. Celles-ci sont de plus en plus rares, se font le jour et, compte tenu de notre âge, très rarement la nuit. En fait c'est le train qui est souvent privilégié. Quant à l'avion? Depuis l'Inde nous n'y pensons même plus..... À vrai dire, à part ces quelques "banalités" du quotidien (importantes pour moi) ma mémoire reste pour l'instant, en ce qui me concerne, amnésique... Cela ne m'inquiète plus. Je me dis (une nouvelle fois) pour me rassurer que cette année-là fut dans son ensemble une année heureuse.....



Alors, pourquoi écrire? Parce que l'écrit - comme les peintures paternelles - laisseront des traces pour les générations à venir. Celle de mes enfants et petits-enfants. Et je ne pense pas que laisser la trace de l'élection de François Hollande, la réélection de Barack Obama ou toutes informations d'actualités, aussi importantes ou dramatiques soient-elles, les intéressera..... Fortement sollicitée ma mémoire se réveille enfin et coopère. Alors d'autres souvenirs se succèdent, se chevauchent.... Douze ans! C'est aussi une partie de mon enfance. Des vacances à la campagne chez mes grands-parents. Un mouvement de scoutisme à côté de chez moi. Mon premier Opinel (avec le temps de nombreux autres le rejoindront). Les randonnées sac au dos dans le Bois brûlé (les noisettes en septembre) et/ou la forêt de Beauvais.... Un enchaînement de premières fois. Première choucroute et premier cassoulet - repas froids du midi - ouverts avec un ouvre-boîte plus ou moins fonctionnel (mes doigts en témoignent) et consommés assis sur un vieux tronc ou une souche d'arbre.... Premier camp Samoëns, je crois, avec une excursion à Genève (achat de ma première tablette de chocolat). J'avais alors, ayant chuté sur une pierre, le bras dans le plâtre. Et mon premier repas de cuisinier du camp complètement raté et immangeable (j'en ris encore!)

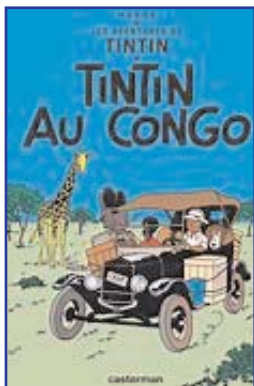
Côté lectures j'aimais les contes de fées, - j'ai lu à cette époque l'essentiel du rayon de la bibliothèque municipale - et *Vaillant*, la revue à laquelle ma

mère m'avait abonné... Ah, *Pif le chien!*... (La découverte de Sartre viendra plus tard, quand j'étais à l'usine, en 1965).



...Pour tout cela 1959 était pour moi une année que je qualifierai d'heureuse. Celle des découvertes d'un petit garçon coiffé à la brosse et en culotte courte. Un enfant sortant de sa maison, de l'école, du bac à sable où je jouais aux billes. Heureuse certes, mais aussi celle de l'après-deuil, après le décès de mon père en août 1958, à trente-huit ans...

...Voilà ce qui est issu de ma mémoire concernant la thématique de ce *Calepin*. De l'occasion offerte d'écrire ce texte dans lequel les souvenirs évoqués retrouvent leur sens et en même temps leurs émotions. Il y douze ans j'étais encore. À douze ans j'étais déjà. Aujourd'hui je suis toujours. Et dans douze ans? Cela devient hasardeux... J'aurai, peut-être, quatre-vingt-neuf ans !



...Une dernière chose. J'ai commencé la lecture de *Tintin* très jeune, avec *Tintin au Congo*, cadeau de ma mère à un Noël. Depuis j'ai lu tous ses albums. Ils sont même téléchargés sur mon iPad. Occasion de les relire dans le train ou en vacances... J'arrive avec l'année 2024 à l'âge ultime - pourquoi cet âge arbitraire? - fixé par Hergé (1907-1983) pour les lecteurs, celui de soixante-dix-sept ans...

...PS. Ce premier décembre en début d'après-midi, j'ai vécu deux beaux instants. L'arrivée discrète d'une mésange bleue (elle vient quelquefois avec une autre) suivie de celle (très rare) d'un rouge-gorge... D'agréables voisins, vivant tous les deux dans les arbres du jardin à côté de chez moi. Instants furtifs mais très agréables en cette journée où la température approchait sur

ma terrasse le zéro degré. Enfin, je dois l'avouer, ces apparitions furtives me
rendent toujours heureux.....

..... Bonne année 2024.....

..... Rosset, Pierre (2012), "Saturne pédagogue: l'autorité du projet", Houssaye, Jean (dir.)
Accueils collectifs de mineurs: recherches, Vigneux, Champ social/Matrice, pp. 59-87.

..... Rosset, Pierre (2012). "Quand l'activité devient médiatrice. L'impact de l'autre dans la rela-
tion éducative", *VST - vie sociale et traitements*, 2012/3 n°115, pp. 98-103. DOI : 10.3917/vst.
115.0098.



isabel ASÚNSOLO

« Sa Princesse »



.....J'étais sa princesse..Moi sur ses genoux
..quand il rentrait..J'avais douze ans, encore
..une petite fille..J'aurais fait n'importe quoi
..pour lui plaire, pour qu'il me raconte des
..histoires, toujours différentes.....

....Lui, c'était mon père. Chaque soir, il me racontait une nouvelle histoire. la plupart du temps inventée; mes préférées étaient celles de pirates. Il imitait à la perfection le bruit des vagues cognant sur la coque et le grincement du mât faisant face à la mer déchaînée. Il y avait des îles, Cuba et les Philippines, on accostait pour chercher le coffre enterré sous le sable. Les marins buvaient et chantaient, s'endormaient ivres morts sur le pont. De ses mains blanches, le capitaine maniait à la perfection le sextant cuivré et déroulait de vieux portulans, toujours calme. Il y avait le premier et le second à bord, toute une hiérarchie. Et les tours de garde, les quarts qui ne s'appelaient pas les quarts, car je naviguais dans ma langue natale. Même les onomatopées étaient prononcées dans cette langue, sa langue à lui: la nôtre. Les étoiles du ciel parlaient aussi et servaient à s'orienter. Parfois le bateau sombrait, englouti par les flots épais mais, quoi qu'il arrive, le capitaine avait le respect de l'équipage, qui en espagnol se dit *Tripulación*. Ce qui me rappelle qu'il m'a aussi raconté *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, de Verne.....

....J'étais sa princesse, encore une enfant. Les filles de ma classe se faisaient belles pour sortir. Le jour où je me suis maquillée chez une camarade, sa mère m'a attrapée et littéralement passé un savon. Pas question de sortir avec tout ce rouge! J'ai été traînée par les cheveux dans la salle de bains et, quarante ans plus tard, je garde encore le goût du lait démaquillant dont elle me punit la bouche. Moi j'aurais aimé être comme sa fille: grande et apprêtée,

marchant d'un pas lent dans Madrid au
temps des acacias en fleurs.

Ma mère, elle, me passait tout le temps *Le
Petit prince*, lu par Gérard Philipe. La voix
du renard me poursuivait partout.



- Et si tu m'apprivoises ?

Mon père en imitait l'accent nasillard, se plaisant, goguenard, à accentuer
la terminaison voisée. Cela me faisait rire car il n'y avait aucun danger : mon
père était par moi apprivoisé. Aucun pirate d'aucun genre ne pourrait jamais
détruire notre embarcation ni la prendre d'assaut !

Le Petit prince à toutes les sauces m'écœurerait un peu, je ne savais pas
pourquoi. Je comprends maintenant qu'il me fallait me laisser apprivoiser par
la langue de l'autre, celle de ma mère. Moi j'aurais bien choisi celle des
pirates, avec tout le roulement de tambours de la frégate aux voiles fardées.
Et continuer à naviguer à son bord avec mon père, filant tous les deux, sur
notre erre.

Quand mes parents recevaient la famille le dimanche, il me fallait
répondre à la question rituelle et perfide de mes vieilles tantes espagnoles :
Qui aimes-tu le plus, ton père ou ta mère ? Devant les petites bouches
pointues et les regards chafouins au rimmel, je répondais, un brin
condescendante : *Son amores distintos*. Ce sont des amours différents.

Nous vivions dans le Vieux Madrid, au 9^{ème} étage d'un immeuble cossu, à
deux pas du parc du Retiro. L'ascenseur m'était interdit. Il fallait avoir
quatorze ans, l'âge de raison pour les boutons de l'ascenseur. Douze ans,
c'était l'uniforme plat et les neuf étages à me coltiner, cartable au dos. La cage
d'escalier était habitée par les fantômes colorés des vitraux de plus en plus
diaphanes à mesure que je grimpais. Descendre dans la rue était l'expérience
inverse : de la clarté rassurante des hauteurs, je plongeais dans un univers
glauque en approchant du rez-de-chaussée dont l'accès me semblait
interminable ; puis c'était la délivrance brutale, la lumière crue du dehors qui

m'éclaboussait. Je descendais les marches comme personne, je volais pour échapper aux ténèbres du vieil immeuble et retrouver la rue. Aucun des monstres tapis dans la cage d'escalier (ni dans le trou de l'ascenseur) ne saurait me rattraper.

...J'avais douze ans quand nous avons déménagé à la périphérie de Madrid. Mon père a changé de travail. Le Vieux étant mort, il s'est retrouvé à escorter un petit gamin blond aux yeux clairs, semblable comme deux gouttes d'eau au prince du 33 tours que ma mère faisait grésillonner à la maison. Mon père rentrait le soir avec une lueur dans les yeux : il lui avait raconté sa dernière de pirates, lui sur ses genoux, dans la voiture avec chauffeur chemin de l'école. Les histoires lui étaient destinées maintenant. Puis il était fatigué de ses journées, il ne fallait pas que je lui en demande trop... Il s'affalait sur le fauteuil devant la télé et n'ouvrait plus la bouche. Je n'avais plus droit à l'inventivité qu'il me dédiait depuis toujours, le plus beau des cadeaux.



..... Surtout, il s'est passé une chose vraiment terrible : du jour au lendemain j'ai cessé d'être une petite fille. Ma mère m'a raconté plus tard que mon père a pleuré ce jour-là... Alors, fini les histoires de tempêtes à tribord et bâbord, lui assis sur mon lit ; fini les soirées où j'étais sa princesse, où tout était encore possible.

...Les histoires inventées, les bruitages merveilleux accompagnés des gestes de balancier de la houle, ses yeux plongés dans les miens, étaient maintenant destinés au petit prince. Le futur Felipe VI, roi d'Espagne.

.....
..... Le vinyle ondule

..... L'aiguille reste en suspens...

..... Vivaldi l'hiver



Florence KRAMER

« Douze ans
pour te dire adieu »



10 décembre 2023

Berlinein

Ça fait douze ans que j'attends. Douze ans sans être retournée à Berlin. Les voyages de jeunesse sont loin. Comme si cette destination m'était maintenant interdite. Je ne suis pas prête à affronter le passé. Il faut croire qu'il est resté douloureux, malgré les années. Marcher sur ses propres traces, n'est-ce pas dangereux ? Ce lieu, je le porte dans mon cœur, peut-être n'est-il pas besoin de le voir à nouveau ? Le voile du souvenir le pare de merveilleux. Un passé enchanté, enfoui, devenu à la longue presque mystérieux. Je me dis que le passé doit rester à sa place. Un souvenir mal rangé dans ma tête. Prêt à bondir, puis tassé, domestiqué. Non, tu ne surgiras point. Reste recouvert de poussière.

Il y a tant d'autres endroits sur terre que je ne connais pas encore. Et que j'aurais plaisir à découvrir. Berlin, c'est fini. J'ai mis une croix dessus, comme on dit. Paradis interdit. C'est loin, c'est cher, ça n'aurait pas de sens. Y passer une semaine ? Je n'aurais pas le temps de m'en imprégner, d'y revivre. Je préfère cette carte mentale, imprécise, tracée par les souvenirs. Berlin est enfoui dans une benne imaginaire. Le bus N.100 qui m'emmenait de chez moi à l'université. Le vélo, l'hiver, dans la neige, le Mauer Park, où nous avions joué à la pétanque, une fois, ton copain Henry, qui nous cuisinait des risottos. Les soirées passées à regarder la coupe du monde sur la télé du restau français que Marcel mettait dans la rue, les Schwarzen Raben, où nous allions boire des coups, le Friedrichshainspark où on faisait des batailles de boules de neige, la technoparade, pendant laquelle on s'engueulait, et cet



.....appartement à la moquette bleue où nous
.....nous sommes dit adieu.....
.....Non, je ne veux pas remettre un pied là-
.....bas. Ni l'été prochain, ni le suivant. Tout
.....ceci a disparu pour moi. Il me reste
.....quelques photos, celles que je n'ai pas
jetées. Laissons les souvenirs en paix. Laissons la cendre sur tout ce à quoi
j'ai renoncé. La béance, la mémoire fracturée, je ne veux plus rien de tout
cela. Pas cette vieille soupe frelatée.....

.....Bientôt peut-être, il ne restera plus de la ville que du gris, une couverture
en laine qui masque tout, un silence total. Un passage enfoui de la vie, une
période révolue qui a gardé enfermés les fruits qu'elle aurait dû donner. C'est
le passé. C'est fini. Je t'en veux encore. Du manque et des promesses violées,
du vide et du creux que tu as laissés dans mon corps. J'ai la colère qui
remonte. Parce que c'était toi, c'était nous, et ce n'est plus rien. Les cendres
sont dures à avaler. Je les recrache, leur goût atroce ne me quitte pas. Je
voudrais te balayer hors de ma vie. Tu ne serais plus fantôme, tu ne serais
plus une ombre, mais cette fameuse page tournée. À la place, une page grise,
qui n'aurait rien de neuf, une page pour écraser un livre. Un bout de papier
partant à l'assaut de l'avant, une tentative, un espoir. Même si je n'ai plus cet
âge où l'on s'enthousiasme, cette énergie qui pousse vers l'autre.....

.....Je ne veux plus entendre parler de cet endroit - ni maintenant, ni demain.
Ce n'est plus qu'un polichinelle aigri, qu'un caillou pareil aux autres, poli par
le vent, à la forme indéchiffrable. Comment accepter que ce lieu existe encore
- alors que pour moi, il est aboli? Les touristes s'exclament, des bus entiers
de Français curieux abordent la Postdamer Platz - c'est ainsi - la ville
continue de séduire. Je me suis si totalement déprise d'elle que son existence
ne me touche plus.....

.....Quand j'entends parler allemand dans la rue, je sursaute - ces locuteurs me
surprennent - je comprends ce qu'ils se disent - sans le vouloir. Un vieux



réflexe que le temps n'a pas endormi. Il est
l'ultime trace de cette histoire. La rupture
m'a tout d'abord mis KO. Deux semaines à
pleurer sans vouloir sortir de chez moi. Puis
l'obsession, l'envie de te rencontrer par
hasard, à chaque coin de rue. La tentation
de t'appeler, juste une fois, à laquelle je n'ai pas succombé. Deux années,
environ. L'envie de serrer une main amie, de séduire à tout prix, et les
déceptions qui s'enchaînent : au moins trois ans. Ensuite, encore, l'attente,
l'espoir de "rencontrer quelqu'un". Une foi inébranlable. Trois ou quatre ans.
Les envies qui refluent, besoin de solitude, d'espace, d'être avec soi-même.
Encore trois ans. Le compte y est.
Adieu Berlin, adieu la ville et adieu ces douze années pendant lesquelles
j'ai enfin fini par t'oublier.



JEFF

« Les bécanes »



à Pascal

encore d'autres dimanches autour d'une province
tout au long de l'été quand nous étions enfants
on prenait la route qui va jusqu'à louzens
sitôt passé le pont on coupait par les champs
les filles installées sur le porte-bagage
coiçaient entre leurs jambes les sacs à provisions
que l'on avait emplis pour un si long voyage
de tomates de pain d'œufs durs de saucisson

mon père dormait
ma mère s'était levée bonne heure
le café passait
sans bruit dans le percolateur

on avait fière allure filant sur nos bécanes
des enfants de douze ans avec leurs fiancées
un chapelet de rires à travers la campagne
les gens nous saluaient en moissonnant les blés
sur le coup de dix heures on faisait une halte
les costauds de la bande se mesuraient au sprint
que de rêves de gloire ont péri sur l'asphalte
dans les rayons cassés des champions néophytes

..... mon père dormait

..... ma mère était d'une pâleur

..... elle repassait

..... la veste bleue de son tailleur

..... les genoux couronnés on reprenait la route

..... jusqu'au bois de salers où se tenait le camp

..... on expédiait à la va-vite le casse-croûte

..... on avait la journée pour jouer près de l'étang

..... on se taillait des gaules pour pêcher la grenouille

..... un bout de tissu rouge nous servait d'appât

..... les filles préféraient partir à la vadrouille

..... on les entendait rire au loin dans les sous-bois

..... mon père dormait

..... ma mère buvait une liqueur

..... des photos traînaient

..... à terre près du téléviseur



..... certains jours assommés d'une chaleur

..... d'orage

..... on préférait aux jeux les graves

..... discussions

..... tout en tirant sur notre première gauloise

..... on parlait de la vie en suçant des bonbons

..... et quand exténués de tous ces bavardages

..... on somnolait heureux une main quelquefois

..... venait s'aventurer dans le pli d'un corsage

..... tout le corps frissonnait de ces premiers émois

mon père dormait

ma mère avait coupé des fleurs

ses cheveux défaits

essuyaient les traces de pleurs

on rentrait à la nuit le cœur dans les étoiles

silencieux et rêveurs vaguement enivrés

la route qui filait sous les coups de pédales

ramenait au bercail de fiers aventuriers

je me souviens de vous petites amoureuses

en voyant mon gamin enfourcher son vélo

ce matin de juillet et la bande riieuse

emporte mon enfance dans son sac à dos

mon père dormait

dans le matin plein de douceur

dehors stationnait

la peugeot noire du docteur



Philippe BLONDEAU

«Sans titre,
évidemment...»



.....Douze ans.... Comme ce titre y invite, je devrais donc
.....vous raconter mes douze ans. Évoquer par exemple
.....quelque révélation artistique, philosophique, voire
.....mystique; peindre avec nostalgie un environnement
.....campagnard aujourd'hui délicieusement anachroni-
.....que. Il n'en sera rien. Ne comptez pas davantage sur
.....moi pour vous parler de mes premières émotions
sentimentales ou sensuelles: quand bien même elles relèveraient précisé-
ment de cette année-là, je ne vous en dirais rien. Cela ne vous regarde pas...
.....De manière générale, je dispose d'une mémoire de faible capacité. Mais de
toutes mes années envolées celle de mes douze ans est peut-être celle qui
m'a laissé le moins de traces. Il est vrai qu'il ne s'y produisit pour moi rien
d'exceptionnel, ou en tout cas de suffisamment remarquable pour s'inscrire
durablement dans mon souvenir. Et cela se double dans mon cas d'une sorte
d'amnésie dont je ne saurais dire la cause mais qui est bien réelle. Même les
photos de famille ou d'école sont quasi inexistantes. Une des rares
disponibles me représente lors de ma communion solennelle, laquelle n'eut
pas vraiment les résultats spirituels attendus... (Les seuls souvenirs précis de
cette époque seraient-ils donc ceux que je m'interdis d'évoquer?) Pourtant
j'étais largement en âge d'emmagasiner des informations et des sentiments
durables. Comment retrouver alors ce que j'ai pu savoir, comprendre et
sentir lorsque j'avais douze ans? Je pourrais bien sûr me livrer au petit jeu
du "je me souviens", mais mes souvenirs ne sont pas datés. Ils évoluent dans
une sorte d'interzone, entre une enfance largement réinventée et l'adoles-
cence où se construisent nos premiers gestes d'hommes.....
.....À vrai dire cette non-mémoire de mes douze ans ne m'est ni handicap ni
souffrance. J'en revois les paysages comme un no man's land où évolue

quelqu'un qui devait être moi mais que j'ai perdu de vue (à moins, qui sait ? que ce soit lui qui m'ait perdu de vue et qui continue quelque part une autre vie qui aurait pu, ou dû, être la mienne ; à moins que ce soit lui qui, plus chanceux que moi, conserve ce que j'ai dû savoir et que j'ai oublié).....

..... Comment parler de ce qui a sombré dans l'oubli ? Bien sûr il y a les archives, toutes à portée de main aujourd'hui... Or il se trouve que l'histoire semble s'accorder curieusement à ma propension personnelle à effacer les repères mes douze ans.....

..... Douze ans. C'était en 1970. En dehors de la mort du général de Gaulle (mais qui était déjà un homme fini) et de celle de Jimi Hendrix et Janis Joplin, il ne reste pas grand-chose de cette année-là. Bien sûr il y eut Septembre noir et les avions détournés par le Front Populaire de Libération de la Palestine, mais c'était si loin... En 1970 les trente glorieuses finissaient sans la gloire qu'elles n'avaient d'ailleurs jamais eue que sous



la plume de quelques économistes patentés... On avait déjà marché sur la Lune, raté la révolution, abandonné le France (au grand désespoir de Michel Sardou) ; on n'avait pas encore eu Giscard et son accordéon ni le premier choc pétrolier. De même qu'il y a dans le calendrier quelques jours de rien (je veux dire ceux qui ne sont encore pas encore la journée de quelque chose), de même 1970 est peut-être, au regard de la grande histoire, une année de rien.

..... Par ailleurs, les archives ne réveillent guère ma mémoire. Il faut dire que les nouvelles du monde ne m'arrivaient que par les échos vagues de la radio. Il n'y avait personne à la maison pour commenter l'actualité et, en province, on n'y réagissait que mollement. (Mais les gamins d'aujourd'hui, nourris d'un flux continu d'information, auront-ils de leurs douze ans des souvenirs plus précis que moi dans mon innocente ignorance ?) Pompidou présidait, les noms d'Houphouët-Boigny ou d'Anouar el-Sadate s'entendaient ici ou là. Comme nous n'avions pas la télévision je ne peux me raccrocher au souvenir

du Schmilblic ou des Shadoks (ce qui me valut le plaisir de découvrir ces derniers fort tardivement, comme un objet étonnamment moderne). Des événements de 68, dernier grand soubresaut du siècle, je n'avais guère retenu que la grève des instituteurs et quelques rumeurs confuses et lointaines.....



..... Au fond, j'ai peut-être bien fait d'oublier mes douze ans et l'année 1970. Cette année-là Renault commercialisait la R.12, le modèle le plus laid de sa production, tandis que Citroën s'appêtait à enregistrer avec la SM un flop particulièrement retentissant. Les chansons, qui fonctionnent en principe comme un excellent conducteur des émotions passées (ainsi que l'écrit l'avisé Pierre Mac Orlan, mort justement cette année-

là) ne brillent pas non plus par une qualité exceptionnelle. Par chance pour sa mémoire, peu de gens se souviennent de Marc Hamilton, un Québécois chevelu et plutôt mollasson qui triompha au Hit-parade, chantant "*Comme j'ai toujours envie d'aimer*" en grattant méthodiquement sa guitare. Même à douze ans je crois que j'aurais eu honte de produire un texte d'une pareille mièvrerie. Mais ne l'accablons pas : sans doute n'est-il pas seul coupable de son succès. Et Dieu ait son âme, tristement emportée par le covid. À l'époque, le public fut peut-être séduit par quelques vers d'un érotisme mesuré, pâle écho du "*Que je t'aime*" de Johnny Hallyday sorti l'année précédente, qui ne brillait pas non plus par son originalité, mais qui était tout de même plus vitaminé, avec ses éclats de cuivres qui semblaient ponctuer une furieuse apocalypse amoureuse. Il est vrai que le cours du show-business est semé de bizarreries, parmi lesquelles on pourrait citer, un peu plus tard, le succès totalement incompréhensible d'Yves Duteil ou la vénération presque inquiétante portée à Daniel Balavoine. Tout de même, en 1970, tandis que Mike Brant claironnait "*Laisse-moi t'aimer*", le rock s'infiltrait peu à peu dans la variété, Ferré venait de sortir "*C'est extra*", Julien Clerc, transfiguré par Roda-Gil, célébrait "*les Fleurs des gares*". Et dans l'indifférence totale des



...médias, Jacques Bertin publiait déjà son troisième album, "*Fête étrange*", une réussite parfaite, mais cela, je ne risquais pas de l'entendre à douze ans. Ce qu'il y eut de bon en 1970 je ne le découvris que cinq ou six ans plus tard, ce qui correspond du reste à ma tendance naturelle à un certain retard...

...Je voudrais pourtant me garder de toute amertume et me rappeler avec un peu de tendresse cette année de mes douze ans, vécue, bien mieux sans doute que dans ma mémoire, par l'enfant que petit à petit je cessais d'être au seuil des *seventies*.



Christelle MATHIEU

« Funèbres morsures »



.....Souvent, entre femmes, le terrain est
.....savonneux. Douze ans que l'on se crêpait le
.....chignon.....

.....Le mois de janvier touchait à sa fin. Le
.....matin du vingt-sept, on s'est déclaré une
guerre; une guerre de l'intérieur, vertigineuse, obsessionnelle. Nous nous
bombardions d'un vocabulaire haineux où les mots explosaient sur nous,
comme des obus d'artillerie.....

.....Ma sœur. Étrangère.....

.....Je ne pouvais pas m'en débarrasser. Un souffle, celui de mon cœur, me liait
à elle. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais continuer d'écrire. Une
lampe s'allume malgré moi au creux de mes mains. Je ne peux nier le sang
qui gonfle mes veines. Je n'ai pas la moindre idée des douleurs qui tuent, des
mots qui amputent le cerveau presque de moitié.....

.....Mais je ne contrôle pas ma mâchoire. Je
mords, je mords, dans la chair molle, flasque...
Ma sœur s'étouffe. Je sais que sa douleur est
ailleurs : piégée dans la toile de l'enfance dont
j'ai été l'araignée.....



.....Ses bijoux me dévisagent. Le propriétaire
attend ses trois cent cinquante-sept euros. Je la saisis par le collet. Je mords
encore plus fort, ferme les yeux, perds conscience. Elle, ni dépeignée, ni mar-
quée par mes morsures, me lance avec désinvolture, J'ai besoin de me
repoudrer le nez.....

.....À ce moment-là, j'ai envie d'une pâtisserie. Un bon coup sucré sur la
langue. Je pince les lèvres. Une glotonnerie m'habite. Il me faut une terrasse
enseillée. Je prendrai un café serré. Bientôt février, comme si je ne le savais.



pas! Je vais avoir soixante-treize ans. Je
m'inquiète. Mon visage se transforme.
Quel dégoût, l'attente. Et pourtant, j'at-
tends... un rayon de soleil.
Une étrange excitation m'assoiffe. Il me
faut une terrasse à l'ombre. Je fume. Il y a la
cigarette et ma bouche pâteuse. Ma sœur caresse ses cheveux. Long silence.
J'ai de plus en plus soif. Je ne connais pas l'endroit où nous sommes. Peu
importe. Je suis avec elle. Je viens de la mordre. Et ça lui est complètement
égal.

Elle commande un café très noir. Et toi, me demande-t-elle, une limo-
nade? Mon regard se fait lointain. Un vaisseau pète dans l'œil droit. Je peux
mourir n'importe quand, ça m'est égal. Je sors ma carte de paiement. Je dis à
ma sœur: "Je regrette de t'avoir mordu."



« Sans jamais bousculer
le silence »



... L'appel du plaisir. Entre midi un quart et une heure, le posséder. Je ne pense plus qu'à son désir. Chaque mercredi, le même objectif : réussir à le faire jouir.

... Je le déshabille. Il ne s'en plaint pas mais il grelotte.

... L'hiver dans la peau.

... Debout derrière lui, je l'accompagne jusqu'au lit. Je le goûte. Laissez-moi le sculpter tout entier. Plus tard. Le froid du dehors se couche entre nous. Je respire mollement. Entre midi un quart et une heure, se posséder, s'exciter, s'exiler dans ses draps blancs. Se courber. Préférer la courbe à la ligne droite. Là, le corps se décline. L'heure est venue. Homme civilisé, instrument de ma volonté perfide, je te prends, je m'interpose. J'ai caché dans mon corsage la clé des Écoles de l'amour et du sexe. J'enseigne le droit à l'adultère. Je taille le bâton pour réduire ma faute. Je mets à distance l'ensemble des blessures que je provoque.

... Tu lèches ma plaie. Faut-il trembler pour être pardonné ?

... Je te déchausse. Tes souliers noirs rougissent. Suis-je destinée à mettre mal à l'aise ?

... Entre midi un quart et une heure, le saisir sans jamais le briser. L'instruire. Le convulser comme la terre. Obtenir sa vulnérable chair. La blanchir de multiples caresses. L'instruire en mâchant sa langue. Ainsi viendront les mots à voix basse, Méfie-toi. Je lui fais remarquer mes murmures.

... Gémir. Capable de mourir. Héritage de l'intime.



Être le lierre de son jardin, le sable chaud.
au fond de ses vagues à l'âme, les lacets de
ses souliers noirs qui rougissent.

Je roule une cigarette. Je dis :

- Tu es amoureux ?

Il tire les draps blancs au-dessus de la tête.

Le silence pèse des tonnes. Je respire plus fort.

Douze ans de souffles enflammés. Je cherche à le réduire en cendres :

- Tu es amoureux ?

J'attends qu'il me retourne la question.

Il est midi quarante-sept. Il ne répond pas. Je ne le bouscule pas. Je file
sous la douche. Je dois sauver ma peau.

"Il y avait toujours la machine pour m'apaiser, me parler, me divertir, me
sauver. Dans le fond, c'est pour ça que j'écris : pour sauver ma peau".

(Charles Bukowski)



« La veilleuse
mélancolique »



À quinze ans, je tortillais du cul dans des jupes serrées. Je buvais mes premières bières, vaurée sur de vieilles banquettes de pubs bleuies par la fumée des cigarettes. Je me faisais appeler Baby. Mes cheveux faussement blonds, j'en étais très fière. Je tapais du pied en sifflant un petit Irlandais chauve pour bourlinguer jusqu'au matin. Blabla et éclats de rire sans relâche. Nous prenions nos désirs pour des réalités, cramponnés à nos rêves. Une bande de potes croquant la vie à pleines dents. Jeff, le caïd du groupe, un gros lard de cent trente-sept kilos, glissait ses mains dans les culottes des filles. Moi il me laissait tranquille. Certainement parce que j'avais une grande gueule capable de ressusciter un mort.

Un soir, tous à poil au bord de la piscine d'un hôtel, ma sœur se pointe, furax.

- Nom de Dieu, dépêche-toi de t'habiller!

- Elle ne peut plus boire un verre nulle part?

Celui qui demande ça, c'est Doc, un ancien toubib et ancien taulard aussi. Son dernier boulot consistait à récupérer des gamelles.

Il est toujours difficile de deviner les intentions de ma sœur.

- Regarde-moi bien, dit-elle à Doc.

Elle remonte sa robe. Lui, jette un coup d'œil, Merde, elle est dingue, c'est insupportable!

- Oui, monsieur. J'ai décidé de me faire haïr.

Là-dessus, elle braque une lampe électrique sur nous. Vous comprenez ça les gars, ma sœur a douze ans, douze ans!

C'était vrai. Aussi vrai que ma sœur fréquentait un sale type qui lui avait tatoué sur le ventre le portrait de Hitler. Les soirées de défonce nous faisaient oublier nos cicatrices restées en travers de la gorge.

....J'enfilai mes habits, écoeürée. Envie de vomir. Ma sœur, les bras croisés, à m'attendre, s'impatientait. Je ne méritais rien d'autre que le poids d'une honte venant briser mes épaules. Saloperie de beuverie!.....

....Je criais à l'intérieur. Notre héros. Notre père. Son mauvais sort. L'accident qui l'avait tué cette nuit-là. La voiture défoncée. Ma sœur, debout, toujours à m'attendre. "Dépêche-toi" répétait-elle. "Dépêche-toi".....

.... Depuis le décès de papa, elle se saignait aux quatre veines pour moi.....

....C'était une belle nuit chaude et claire. Sur la route, remontée comme un coucou, elle négociait les virages à toute vitesse. La vitesse, c'est ce qui avait emporté papa. Elle bouffait les priorités à droite, le cœur bien calé à gauche. Je lui demandais de faire gaffe. T'inquiète, me répondait-elle. Alors je souriais. Ça me faisait plaisir de finir la soirée avec elle. Ma sœur rayonnait la terre. Elle aimait la poésie et les combats quand il s'agissait de me défendre. Or, elle avait beau être ma sœur, elle restait pour mes douze jeunes années, une personnalité impénétrable. Plus tard, j'ai compris le vocabulaire qui l'accompagnait : sarcasme, dédain, acrimonie.....

.... Elle reniflait les prédateurs dans un rayon d'une quarantaine de mètres, (entre trente-huit et quarante-sept mètres de distance, précisément). Une féline avérée.....

.... Moi je promenais mon petit cul en ville, du matin au soir, jusqu'à mes quinze ans. Je séchais les cours. Mon père au cimetière, ma mère "morte en couches" : expression obsolète de Doc, le toubib/taulard.....

.... À dix-sept ans, il y eut la schizophrénie.....



Pierre ROSSET

« Chou de Mille-Ans »

L'intelligent chou

"- Moi j'ai du chou!"

Jean Gabin



Avoir du chou!... Cette réplique de Gabin à son complice - extraite du film *Touchez pas au grisbi* (1954) - est intéressante. Le chou serait-il intelligent? La question est posée... À ce stade du propos il est évidemment difficile d'y répondre. Devant cette difficulté j'ai bien peur de "faire chou blanc". Ah! Si vite imaginer "être dans les choux"! Il y aurait de quoi se déc(h)ourager... Alors, assumant mon éventuel échec, je poursuis ma recherche sur internet.

Celle-ci m'informe que le chou se présente avec des couleurs différentes: blanc, vert, rouge (ce que je savais déjà). Il m'informe aussi que depuis plus de dix ans existent des choux orange et violets! Je découvre en même temps qu'il existe plusieurs familles de choux complétant ces couleurs. Et que certains choux se retrouvent dans plusieurs familles et groupes, plus de vingt. Des choux retirés de leurs familles! Orphelins et adoptés par une autre famille? Ah la-la-la! C'est bien compliqué. Il y a de quoi se décrocher les oreilles et avoir une tête de chou, comme celle de Serge Gainsbourg. Tout cela, c'est internet qui le dit. Le cher Wikipédia (licence CC BY-SA 4.0). Celui-ci va même jusqu'à préciser que le chou est un symbole de fécondité. Ainsi, selon la légende populaire les filles naissent dans une rose (!) et les garçons dans un chou. Dans un chou! Mon Dieu, ma mère ne m'a jamais dit ça...

Quant à lui Le Petit Prince est rassuré sur ses origines: il n'y a jamais eu de chou sur sa planète.

....Des choux! Si certains se mangent, d'autres sont des plantes. Prenons par exemple une famille. Celle des Brassicaceae. Trente-sept noms la composent, dont celui du chou de Mille-Ans, pardon..., de Milan) auxquels s'ajoutent les choux d'autres familles. Certains noms me sont connus, (chou rouge, chou vert, brocoli et chou marin), les autres non... J'allais oublier le chou-fleur. Pourtant nous en avons acheté un gros récemment dans un village, sous la pluie et le froid d'une réderie. Le vendeur en avait toute une camionnette. Il les vendait sans aucune feuille. Ainsi dénudés ils étaient magnifiques... Ce jour-là nous avons appris que sur un seul hectare cinq mille choux-fleurs peuvent pousser.....



....Une autre information, trouvée toujours sur internet, va apporter une importante précision. Les choux n'ont pas de saison. Il y a les choux de printemps (chou pointu) et ceux de l'été, de l'automne et de l'hiver. En fait, en traversant les quatre saisons, les choux, quels que soient leur nom, leur origine et leur famille, sont de grands malins. Ils ne se mettent jamais dans le même panier (la démonstration de leur intelligence?). Ils s'offrent ainsi tout au long de l'année sans aucune réserve aux cuisiniers qui - les ayant depuis très longtemps acceptés - savent les mettre à l'honneur de mille et mille manières: chou farci, potée auvergnate, chou braisé... Nous pouvons trouver sur internet notre recette préférée. De chou, mais également de chou-fleur, de brocoli.....

....Notons encore que les choux sont des bienfaits pour la santé. À leur manière, ils nous chouchotent. Internet développe longuement ces bienfaits. Ainsi, par exemple, ils diminueraient les risques d'AVC et ceux de certains cancers. Ils sont également bons pour les articulations. Je note, enregistre, intègre ces informations rassurantes... Mes vieilles articulations et mon cerveau ne peuvent qu'en bénéficier. Et je me réjouis de consommer régulièrement cette famille d'aliments. Notamment et le plus souvent, de la

choucroute avec - ce que je considère être la reine des saucisses - la saucisse (ex-belle) de Morteau. Quelquefois celle de Montbéliard selon les disponibilités des rayons de ma charcuterie...

...Comme les années précédentes l'Alsace s'invite encore cette année 2023 au Marché de Noël d'Amiens (le plus grand marché du Nord de la France). Le chalet concernant cette ancienne région de l'Est propose, entre autres produits locaux, une choucroute. L'odeur de celle-ci cuisant se mélange à celles, aussi alléchantes, des chalets avoisinants (gaufre, vin chaud, tartiflette) et attire touristes, clients et curieux...

..... Un coup d'œil furtif posé sur la choucroute en train de cuire réveille en moi un souvenir. Je suis, avec mon épouse, en déplacement à Strasbourg pour trois jours et ce souvenir m'entraîne du côté de la cathédrale dans une petite rue peu éclairée à la recherche du Restaurant. C'est, paraît-il, nous nous sommes



renseignés, une bonne adresse... Le restaurant est petit. Mais l'odeur agréable nous le confirme: ici l'on cuisine bien de la choucroute. Attablés nous commandons. Puis l'instant tant attendu arrive. Voilà la choucroute! Énorme, gigantesque! De quoi rassasier au moins quatre personnes... (L'interruption du propos se justifie ici par notre recueillement face à cette magnifique choucroute et par le fait de décider par où commencer la dégustation). La charcuterie alsacienne nous laisse en effet sans voix. Tout y est, jarret, saucisses, lard, saucisson... En quantité et plus encore. Quant au chou, vedette incontestable du plat, il promet lui aussi d'être excellent. Bref, tout cela inspire la gourmandise et ouvre notre appétit. À la fin du repas le serveur souriant manifeste son étonnement par un "Vous avez réussi à manger tout!" complété par une explication "Rares sont les clients qui terminent". C'était le cas de notre voisine à la table d'à côté: restes abondants de choucroute et de charcuterie abandonnés dans son assiette...

..... Un autre souvenir revient. Plus modeste, celui-là. La choucroute de

poissons.. servie à volonté à une époque lointaine... dans le quartier touristique d'Amiens, proche également de notre cathédrale. Rien de comparable, bien sûr.



Ces propos particuliers sur la choucroute me conduisent tout naturellement à la littérature gourmande (cette "science de gueule" de Rabelais). Les livres, riches d'agréables, gourmands et généreux savoirs. Ainsi celui de *L'inventaire du patrimoine culinaire de la France* consacré à l'Alsace. Les pages 340 et 341 nous entraînent dans la "Choucroute à l'alsacienne". En voici précisément les ingrédients pour 6 à 8 personnes : "2 kg de choucroute, 3 oignons, 100 g de graisse d'oie ou de saindoux, 75 cl de riesling, gros sel. Et pour la garniture : 1 kg de palette de porc fumée, 750 g de carré de porc salé, 2 jambonneaux salés, 600 g de lard fumé, 6 saucisses paysannes à rôtir, 3 paires de saucisses de Strasbourg (Knack), 6 quenelles de foie, 12 pommes de terre moyennes. Pour les aromates : 4 gousses d'ail écrasées, 8 baies de genièvre, 1 cuillerée à café de coriandre, 2 clous de girofle, 1 feuille de laurier, 1 cuillerée à café de poivre blanc en grains". Ouf!... La liste est longue, mais je pense qu'elle en valait le détour. Avant la recette une introduction définit la choucroute comme étant un "produit noble d'un terroir et archétype du plat unique". Un archétype! Comme le couscous, un "patrimoine culturel immatériel de l'Unesco"?.....

De leur côté, *Les Maîtres cuisiniers de France* la composent ainsi (pp. 22-23): 2 kg de choucroute (chou quintal) blanche crue, 100 g de saindoux ou de graisse d'oie, 2 oignons, 1 palette de porc fumée, 1 jarret de porc demi-sel, 750 g de carré de porc demi-sel, 400 g de lard de poitrine maigre fumée, 2 gousses d'ail, 2 branches de thym, 1 feuille de laurier, 2 clous de girofle, 10 baies de genièvre, 10 à 12 grains de poivre, 5 à 6 grains de coriandre, 50 cl de riesling, 25 cl de bouillon, pommes de terre à volonté, 8 saucisses de Strasbourg, 400 g de saucisse fraîche... (Notons ici que la saucisse de Toulouse réservée au cassoulet - un autre archétype? - n'y est pas.)

.....Ces deux listes d'ingrédients (gastronomiquement comparables) sont impressionnantes. Mettons-nous tout cela dans nos choucroutes? La question est posée et chacun a sa propre réponse. Pour ma part, si je fais (gourmandise aidant) pour le mieux, je suis loin de mettre tous ces ingrédients dans mes choucroutes.....

.....Oui, bien loin. Cependant j'ai, suivant la recette "Ma choucroute" de Michel Oliver (pp. 228-230) - le fils de Raymond Oliver, chef triplement étoilé - ajouté de temps en temps des carottes. Si cette recette est intéressante elle n'égale pas - par la composition de ses ingrédients - les précédentes. C'est en fait une recette pour le quotidien.....

.....J'arrive à la fin de mon propos et prends conscience d'avoir oublié beaucoup de choses intéressantes. Internet pourra vraisemblablement y remédier. Alors, puisque les choux jouent les vedettes sur internet et dans les assiettes, rendons-leur hommage en plagiant une chanson mettant en valeur le pont d'un prestigieux festival.....

.....Une chanson de l'enfance que le lecteur saura chanter dans sa cuisine: "Savons-nous cuisiner les choux, à la mode, à la mode? Savons-nous manger les choux, à la mode de chez nous? On les savoure comme il se doit, à la mode, à la mode... Et on les aimera aussi à la mode de chez soi!...".....

.....PS. En relisant Tintin sur mon Ipad lors d'un Amiens-Paris, j'ai fait une découverte. Tintin a faim, va au restaurant, se fait servir un "bon repas" et dîne! Dans *Tintin chez les Soviets* (p. 130) nous le voyons - dans un restaurant de Berlin (Zum Löwen-Gasthaus: À l'invité de Löwen) -



à table avec Milou. Sur celle-ci un plat avec quatre saucisses et deux bols. Dans l'un ce qui est (probablement) des pommes de terre. Dans l'autre ce qui laisserait penser être de la choucroute (celle du vieux Berlin!). Quant à Milou, celui-ci ronge goulûment un

long et gros os.... Ce n'est évidemment pas une certitude. Mais j'aime penser que Tintin à Berlin n'a pas mangé la petite "fierté nationale belge": le steak-frites avec de la salade.

Hergé (1930), *Les aventures de Tintin reporter du "Petit vingtième" au pays des Soviets*, Casterman.

Lebey, Claude, dir., préf. d'Adrien Zeller et d'Alexandre Lazareff (1998), *L'inventaire du patrimoine culinaire de la France. Alsace*, Paris, Albin Michel/CNAC.

Lebey, Claude, préf. avant-propos de Paul-Louis Meissonnier (1984), *Les Maîtres-cuisiniers de France. Les recettes du terroir*, Paris, Robert Laffont.

Oliver, Michel (1982), *Mes nouvelles recettes à la télé*, Paris, Plon.



chou, future salade

Kheira MEDINE

« Putain de porte ! »



...Je vivais avec Nico depuis plus de douze ans. Oh ce n'était pas le mari parfait et comme disait ma grand-mère je suppose qu'il y avait pire... C'était un mari médiocre dirons-nous, le genre qui oublie de vous sortir la poubelle, d'apporter le pain ou qui vous souhaite votre anniv' deux jours avant ou deux jours après.....

...Je suis avec lui pas par amour mais plutôt par habitude. On s'est rencontrés en 2012 chez des amis en commun qui nous avait invités pour Noël. Puis on s'est rapidement installés ensemble, on a eu deux enfants alors, à défaut de s'aimer tout court, on s'aime bien. On reste car on n'a pas trouvé mieux il me semble et, contrairement à lui, moi, je n'ai pas cherché.....

...Ce qui m'exaspère le plus chez Nico, ce ne sont ni ses retards, ni son manque d'organisation, ni même ses infidélités, non, ce serait plutôt cette fâcheuse tendance à laisser le sous-sol ouvert toute la nuit. On a un beau et grand pavillon sur la rue Mitterrand. On habite au numéro douze. C'est une zone pavillonnaire agréable et tous nos voisins sont gentils. Nico brieole souvent au sous-sol, il sort, il rentre, ressort, rentre et le matin tous les chats du quartier se retrouvent dans ma cuisine à tout dévaster.....

...En hiver, on paie deux fois plus de chauffage que tout le monde car monsieur oublie de fermer la porte et la laisse grande ouverte. J'ai beau lui dire que c'est pénible et très dangereux, il continue. Pas compliqué pourtant de fermer une porte, bordel ! Tu parles, toi, d'un chef de famille!.....

...Un soir ce qui devait arriver arriva.....

...Je me suis levée tôt le matin, il devait être six heures. Noisette, mon chat, n'était pas là, TROP BIZARRE! Il me réclame à manger tous les jours dès que je me lève. Je ne l'ai jamais retrouvé d'ailleurs.....

...Mais il y avait encore pire... On avait cambriolé toute la maison. Plus de home cinéma, plus d'ordinateurs, plus de PlayStation, plus rien!.....

...C'était l'horreur. Ils avaient vraiment tout pris. On n'avait rien entendu. Les chambres sont à l'étage. J'étais en état de choc!.....

...J'ai couru dans le salon, ouvert le petit meuble, sorti ma précieuse boîte et là encore plus rien. Les précieux bijoux de Grand-mère, tout avait été volé! Le médaillon en or que je devais offrir à Léa pour ses dix-huit ans, mon beau bracelet, ma broche.... Douze bijoux de famille en tout. J'étais si triste. Je me suis mise à pleurer.....

...Mais je n'en voulais aucunement aux voleurs, ils étaient entrés sans effraction et n'avaient même pas eu à pousser la porte. Ils avaient été invités à entrer! Non, j'en voulais terriblement à Nico qui ronflait toujours dans la chambre d'ailleurs. Je voulais l'étrangler de mes propres mains.....

...Combien de fois je lui avais répété de fermer cette putain de porte à double tour? Combien de fois j'étais redescendue la fermer à sa place au milieu de la nuit? Rien que ce mois-ci ça devait faire vingt fois peut-être!.....

...À présent, je ne pleurais plus, j'étais à bout de nerfs, excédée, en furie.....

...Étrangement, au lieu de le réveiller ou d'appeler la police, je me suis mise à compter dans ma tête.... une, deux, je suis descendue mardi aussi, jeudi deux fois.... Douze, rien que ce mois-ci nous étions à douze fois.....

...Puis sans réfléchir, j'ai couru dans la cuisine,.....

je me suis dirigée vers lui et lui ai asséné douze coups de rouleau à pâtisserie dans la tête pour.....

m'assurer que l'information rentrait bien dans son cerveau cette fois. Je criais en même temps.....

"Tu dois fermer cette putain de porte!!! Tu dois fermer cette putain de porte!!!".....



.....Lui s'est réveillé, il ne comprenait rien, il hurlait tout ce qu'il pouvait, il se débattait. Puis soudain plus rien. Plus de bruit.....

.....J'ai brûlé le rouleau à pâtisserie, je me suis douchée et je suis descendue au sous-sol. J'ai fermé la porte.....

..... Désormais me voilà libérée. Je serai là seule garante de cette mission: dormir la porte fermée. Et moi je n'oublierai pas.....

..... Qu'aurais-je dû donc faire?.....

..... Continuer inlassablement à le lui répéter? Je l'ai fait douze fois rien que cette semaine.... Non, treize! Cela porte malheur.....



« Un, deux, trois... »



...Paul, Émilie, Virginie et moi nous connaissions depuis la maternelle. On vivait en Ardèche et on campait tous les ans ensemble près des gorges avec nos familles respectives. On randonnait, on faisait des pique-niques, des feux de camp, du kayak. C'était magique ces vacances et nous en gardons tous de magnifiques souvenirs.

...On avait réussi à perpétuer cette tradition estivale très longtemps d'ailleurs. Puis à nos dix-huit ans, après la terminale, on avait décidé de partir entre amis, que tous les quatre sans les parents. À dix-huit ans, on se sent pousser des ailes et sans parents, c'est l'Amérique.

...On avait d'autres amis certes mais nous quatre c'était la base, le noyau dur, la vraie famille. On connaissait tout les uns des autres, nos secrets, nos peurs et surtout on était très soudés.

...Émilie et Paul étaient sortis ensemble six ans puis à dix-huit ans ils s'étaient séparés. La plus belle c'était Virginie. Je l'aimais secrètement depuis le CP je crois.

...Elle est magnifique et naturellement. Elle est très élancée et fait beaucoup de sport. Sa silhouette est parfaite, ses yeux d'un vert qui vous transperce et ses cheveux bruns bouclés et longs lui donnent des airs d'Esmeralda. Elle a l'esprit libre, chante tout le temps, sourit beaucoup et a soif de découvrir le monde. J'adore son rire aussi. Elle est pleine de douceur et de joie de vivre. Tout le monde est amoureux de Virginie. Elle n'attache jamais ses cheveux

...sauf quand on joue au volley. Tout lui va, tous les styles, même les chapeaux
lui vont. Elle est si belle.



...Un jour que Virginie bronçait sur la
plage, un agent américain d'une
célèbre agence de mannequins l'avait
abordée. Un certain Edward
Davidson. Il voulait absolument
l'avoir dans son équipe.

...Elle parlait superbement anglais et avait
rembarqué le gars sans détour. Il n'avait pas
apprécié mais nous, on avait bien ri. Edward était frustré et était parti en
proférant un truc du genre "Pas la peine d'être aussi hautaine, je vous
propose beaucoup d'argent et parce que vous avez un corps de rêve vous vous
permettez de me dénigrer!"

..."J'ai du caractère moi, monsieur, les Françaises savent ce qu'elles veulent
et ce qu'elles ne veulent pas!"

...Avec Virginie on débutait des études de médecine. C'était dur mais on avait
des apparts côte à côte, alors on se soutenait. On est passés en deuxième
année. On continuait à aller camper dans les bois avec Paul et Émilie. J'avais
réussi à séduire Virginie et on était très heureux ensemble. On se comprenait
si bien. C'était mon premier amour et j'étais le sien et ça c'est fabuleux.

...Mais un jour sans prévenir, elle me quitta.
Elle abandonna médecine et ne donna aucune
explication ni à nous ni à sa famille. Ses par-
ents et surtout sa mère étaient inquiets. Elle
voulait faire un break et était partie en
Angleterre en tant que fille au pair. J'étais
déseparé.



...J'ai continué mes études et je me suis donné à fond.

....À vingt-sept ans j'étais diplômé avec des meilleures spécialisations : cardiologie. Paul et Émilie eux, étaient devenus avocats et on continuait à se voir très régulièrement. Virginie, elle, nous écrivait de temps en temps.....

....Un jour elle nous demanda contre toute attente si on pouvait camper de nouveau. Nous avions trente ans. J'étais aux anges j'allais revoir ma Virginie. J'avais toujours des sentiments pour elle et si je n'avais eu aucune histoire sérieuse depuis, c'est qu'elle était toujours dans ma tête comme dans mon cœur. Elle non plus n'avait personne, alors cela me donnait bon espoir. Et les amis avaient promis de m'aider à la reconquérir.....

...."Il faut lui offrir un cadeau, dit Émilie, pas de bijoux pas de parfum mais un truc qui lui fera vraiment plaisir, un truc qui lui correspond... un chapeau?".....

....Elle avait raison. Il y avait une chapelière en ville qui pourrait me conseiller. Mais c'est un panier qui attira mon attention en entrant. Un joli panier avec un ruban rouge et blanc comme ceux que Virginie prenait à la



plage. Une inscription bleu marine en laine disait : "loin des yeux mais si près du cœur".....

....Voilà j'avais mon cadeau et on avait réservé un camping de luxe en plein dans les bois.....

....Les tentes étaient volontairement très espacées et on avait tout le confort. J'avais demandé à Émilie et Paul d'aller chercher Virginie à l'aéroport. Je voulais m'occuper des courses, du champagne, des fraises, bref j'avais mille et une choses à faire et le palpitant qui s'affolait.....

....Les deux tentes étaient luxueuses. Lumières, frigo, clim, chauffage pour la nuit, tout y était. Il y avait des cerisiers près de la nôtre. Le propriétaire du camping en avait planté çà et là car sa fille adorait çà.....

....Le camping avait été racheté récemment par un investisseur étranger et c'est lui qui avait fait du camping familial un camping high tech. Ce n'était

pas pour nous déplaire. Une voiture approcha alors que je finis de décorer la chambre pour ma belle.....

...Virginie arriva. J'avais les mains moites, j'avais du mal à réfléchir, onze ans que je ne l'avais vue.....

...Je voulais lui dire tellement de choses... On s'appelait toutes les semaines certes, mais là c'était différent, j'allais la voir.....

...Elle se glissa dans la tente sans bruit et me sauta au cou.....

..."Sam, tu m'as tellement manqué!".....

...Elle pleurait de joie, elle m'embrassait et moi je ne pouvais rien faire d'autre que de sourire bêtement et de la serrer contre moi. Au bout de quelques minutes, je me lançai.....

...Je l'embrassai.....

...Puis les amis vinrent nous rejoindre pour les retrouvailles, pour l'apéro et pour se raconter nos vies.....

..."Oh j'oubliais j'ai un petit truc pour toi.".....

...Virginie était surprise et très touchée, elle adorait le panier.....

..."On pourrait cueillir des cerises demain, j'ai vu qu'il y en avait des belles en venant.".....

...Elle ne me lâchait pas la main. Elle était si heureuse de nous retrouver. On avait l'impression de faire tous les quatre un saut dans le passé, rien n'avait changé.....

...Pendant une semaine, on était tous aux anges, on dansait, on chantait, on allait au cinéma, on se baignait dans les gorges. Mais je ressentis très vite le besoin de lui parler du passé. Paul et Émilie étaient allés à l'épicerie près de l'accueil pour nous laisser parler un peu, j'en profitai pour demander:.....

..."Pourquoi tu m'as quitté? Pourquoi tu nous as tous quittés, les amis, tes parents, les cours?".....

...Ses yeux s'embruèrent immédiatement et sa voix trembla un peu.....

..."Viens on va marcher.".....

...Et ce fut terrible pour moi.....

....J'aurais préféré ne jamais poser la question car ce qu'elle me révéla ce jour-là me glaça le sang.....

....L'agent américain était revenu à la charge, il avait retrouvé son adresse à la fac et l'avait suivie dans son appartement. Il ne voulait pas seulement d'elle comme mannequin et avait abusé d'elle trois fois cette nuit-là. Elle avait fait ses valises dans la nuit et était allée à Londres chez une cousine qui lui avait trouvé des enfants à garder.....

.... Elle n'avait parlé du viol de Davidson à personne avant moi. Elle était en larmes et moi avec. Cette tristesse dans ses yeux. Et moi qui pensais qu'elle avait trouvé quelqu'un d'autre.....

.... Paul et Émilie se ruèrent à ce moment-là.....

...."Tout va bien ? Vous ne devinez jamais qui a racheté le camping, on vient de le rencontrer... Mr Davidson ! Tu sais cet agent qui venait tout le temps en vacances ici et qui voulait faire de toi un mannequin chez Élite il y a dix ans..."

.... Je saisis doucement Virginia par le bras.....

...."Elle est émue voilà tout. Viens on va faire un tour et prends ton panier ma chérie on en profitera pour cueillir quelques cerises..."

.... On est allé voir Davidson. Il nous a immédiatement reconnus et a commencé à bégayer. Je me suis rué sur lui et je l'ai tellement frappé que son polo beige devint tout rouge.....

...."Arrête, laisse-le !" disait Virginia.....

.... Mais je n'en fis rien jusqu'à ce qu'il tombe.....

.... Il n'y avait aucun témoin.....



..... Cette nuit, je persuadai Virginia de ne rien dire. Elle alla discrètement me
prendre une chemise et on partit chercher des cerises.....

..... *Un deux trois nous irons au bois,*

..... *quatre cinq six, cueillir des cerises,*

..... *sept huit neuf dans ton panier neuf,*

..... *dix onze DOUZE elles seront toutes ROUGES.*

..... Puis une heure plus tard on entendit des cris.....

..... On se précipita tous.....

..... "Poussez-vous je suis médecin." Et je pris bien soin de toucher cette
enflure aux endroits précis où je l'avais tabassé.....

..... L'enquête conclut à une mort inexplicée. "On a pris les empreintes de tout
le camping à part celles du médecin qui a tenté de le réanimer, R.A.S.".....



Françoise DANEL

« Les pigeonneaux »



.....1957..Petite bourgade du sud de l'Oise.
.....La guerre est terminée depuis douze ans,
.....pourtant des stigmates sont encore présents
.....dans les chairs et les mémoires..On tente de
.....se refaire une virginité quand on a trafiqué
avec l'occupant..On quitte la métropole pour les colonies mais ça sent le
roussi de part et d'autre: les indigènes veulent leur indépendance..Certains
s'attachent à leur passé glorieux alors que d'autres misent sur un avenir
radieux et balaient l'ancien monde.
.....Les grands-parents vivent chichement dans une petite maison de briques
rouges..trois pièces, un grenier mansardé, une remise où logent les pigeons..
Pas de salle de bain ni de wc: des toilettes rudimentaires sans chasse d'eau
sont à l'extérieur pour plusieurs locataires..Les quatre aînés de la fratrie se
sont mariés et ont quitté le nid, ne restent que les deux plus jeunes fils.
.....Les événements d'Algérie..on ne parle pas de guerre..sont comme un
énorme nuage noir prêt à s'abattre sur les jeunes en âge de remplir leur devoir
citoyen..Michel est de ceux-là..Il attend sa feuille de conscription..Il n'a pas
fait d'étude, le certif peut-être puis il a travaillé là où l'emploi se présentait..
Il n'a pas vraiment de métier mais il est courageux et on ne se plaint jamais
de lui..Ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont ses pigeons..C'est un colom-
bophile averti qui prend soin de ses protégés et qui, chaque dimanche,
participe à des concours..Les oiseaux sont alors rassemblés dans de grands
paniers d'osier plats et voyagent en train jusqu'au lieu de départ..Quand bien
même le pigeonnier est entretenu et nettoyé régulièrement, l'odeur fétide des
fientes n'engage pas à y rester très longtemps, à moins d'être passionné.
.....Nadine est la fille de l'aîné des fils..Elle habite dans la même rue et se rend
chaque jour chez ses grands-parents..Le grand-père, jadis commerçant, a trop

puisé dans la caisse, a fait faillite, a tout perdu. Adieu maison de maître et confort. Il vivote en effectuant de petits boulots. Il part chaque jour, flanqué de son chien, un corniaud qui revient souvent seul, faire la tournée des bistrots alors nombreux dans la ville. Il refait le monde. Il a son auditoire. C'est un beau parleur; on le surnomme même l'avocat.....

...La grand-mère tire le diable par la queue et pour mettre un peu de beurre dans les épinards, travaille à façon à son domicile. Elle encarte des boutons de nacre qui seront vendus comme "articles de Paris". Si on veut glaner quelques sous, il y a intérêt à être



rapide et à user de dextérité. C'est payé à la tâche. Le contremaître dépose boutons et cartons et revient récupérer à date précise la marchandise prête à la vente. Si l'ouvrage n'est pas fait à temps, adieu le travail: il sera donné à d'autres qui seront plus réactives.....

...C'est fascinant, enfant, d'observer les femmes - eh oui, un travail mal payé, c'est pour elles! - assises près d'une fenêtre pour profiter de la clarté du jour en accomplissant ces gestes répétitifs. Tels les grains de sable qui glissent du sablier, les centimes s'accablent... Maigre salaire.....

...Alors que Nadine visite sa grand-mère, Michel, son oncle, lui propose d'aller voir de jeunes pigeonneaux. Nadine le suit, confiante. Le gaillard barbu est un proche, pas très bavard, souvent distant.....

...Les pigeonneaux sont franchement laids: sans plume, avec un bec démesuré, le corps couvert d'un duvet parsemé.....

..."Tu veux les prendre dans tes mains?".....

...Nadine n'a pas très envie mais, trop timide, elle n'ose pas l'avouer.....

..."Euh oui... enfin, je...".....

...Elle n'a pas le temps de réaliser que deux jeunes oisillons pépient, tout roses, levant leur bec implorant vers le nid maternel. Ils sont vraiment repoussants. Heureusement, ils s'améliorent en grandissant!.....

....."Je peux les reposer maintenant, ils appellent leur mère..."

....."Attends, prends-les d'une main et de l'autre, touche là!"

.....Michel, dans la pénombre a desserré sa ceinture et sorti son membre turgescent de son slip. Il a pris la main innocente de Nadine et l'a posée sur son anatomie dénudée.

....."Mais je... qu'est-ce que tu fais...?"

....."Chut, tais-toi! Caresse, ils sont gentils. Toi aussi, t'es gentille... Ce sera notre secret. Dis rien à ton père ni à ta sœur."

.....Nadine sort la première, choquée.

....."Tu étais où?" demande la grand-mère.

....."Aux toilettes. Et j'ai discuté avec la voisine."

.....Michel entre ensuite. Nadine fuit son regard, honteuse. Elle sent bien que quelque chose d'interdit vient d'être transgressé.

....."Nadine va venir tous les jours pour voir la croissance des jeunes" dit Michel. "Elle les aime beaucoup."

....."Ah, ça non..." pense-t-elle. Elle n'entrera plus jamais dans le pigeonnier où on lui a ravi son ingénuité. À douze ans.



Sylvie VAN PRAËT

« Le troquet »



Ce profil et ces boucles aujourd'hui poivre
et sel je m'en souviens. Ce nez droit et cette
bouche boudeuse aussi.
Sur le bar un verre de bière dont la
mousse coule un peu sur le bord un paquet
de cigarettes et une boîte d'allumettes. Il a posé la main sur le zinc et tape un
rythme celui de la musique qui sature l'air enfumé et gras. Une musique de
boîte de nuit, de celles qu'il vomissait.

Je me souviens qu'il aimait ces bouis-bouis où tout baigne dans la graisse
et ruisselle sur le menton, sans aucune saveur. Il disait "Je me sens blade
runner".

Il ne regarde rien précisément et je me souviens de ce regard perdu qui
évitait les yeux.

Au majeur de sa main droite une bague, simple anneau, anneau de rideau
peut-être.

Il ne m'a pas vue et il rumine une histoire à dormir debout pour celle qui
l'attend sans doute.

Je me souviens de ses rires explosifs et ses silences interminables. Il
sifflait des airs qu'il écrivait sur des bouts de nappes et il pleurait de joie
quand la musique étouffait la pièce. De ses gros doigts de laboureur il
frappait le piano ou le caressait le cajolait ou le martyrisait puis il s'endor-
mait la tête sur le clavier dans un accord tonitruant. Quand le chat frôlait ses
jambes il allongeait le bras libérant quelques notes et passait sur le dos
soyeux de l'animal une main à peine éveillée. C'était le signal du repas puis
du coucher. Les mêmes gestes les mêmes supplices d'amour qui rebondis-

saient sur le matelas fatigué. Il ne parlait plus, il chantait, il dansait. On ne s'aimait qu'à force d'accords arrachés au piano: douze demi-tons pour ses blues, douze vers pour sa langue et le ciel de nos nuits ensevelies sous les draps.....

.... Je suis partie sans certitude.....

.... Et je suis revenue. Combien de fois?.....

.... Mais un jour, lors d'un retour languissant il avait déménagé la chambre et les meubles s'empoussiéraient seuls dans l'appartement. Le piano s'ennuyait et des partitions inachevées traînaient sur les chaises et les fauteuils. Après quelques tours et détours dans les pièces désertées, après quelques larmes je les ai collées bout à bout avec des morceaux d'un scotch un peu jauni. Je les ai jouées sans ménager la peine de mes doigts et la douleur du souvenir. C'était sans queue ni tête. c'était sublime et disharmonieux. c'était tout lui.....

.... J'ai peur qu'il se retourne et qu'il me voie. j'ai peur qu'il se souvienne des morceaux arrachés au clavier et volés à la tristesse.....

.... Un second verre se vide dans son gosier trop sec pour dire même "merci". Il incline la tête et s'assoupit on dirait.....

.... Je me souviens de sa nuque posée sur mes genoux et de ses paupières closes. Il murmurait des symphonies, des arias, des requiem. Il ne les chantait pas non, il en disséquait chaque note comme un charcutier dépiaute un corps. Ses mains s'agitaient doucement puis d'un saut il se relevait doucement étourdi, brinquebalant sur ses longues pattes et sortait en laissant la porte ouverte. J'ignorais si cette béance sur la rue était une invitation à le suivre ou simple négligence.....

.... Il reconnaît son ombre dans le zinc gras du bistrot et se fige. Il a dans l'allure quelque chose d'un oublié, d'un petit poucet perdu au milieu des rues. Sans doute ses poches sont-elles percées et a-t-il égaré ses cailloux. Il

frotte son visage à deux mains comme on se débarbouille et d'un hochement de tête réclame encore un verre.....

..... Je me souviens de ses beuveries muettes et tendres. Il me reconnaissait à peine et glissait sur le sol bras écartés et bouche ouverte. Il appelait me serrait et me câlinait. Il s'endormait tout habillé sur le tapis du salon, au pied du piano silencieux.....

..... Il avale d'un trait le verre de bière et s'enfuit sans lever les yeux. La porte reste ouverte et son grand corps mal fagoté s'ébroue dans la lumière. Je me souviens ce même départ cette même urgence à ne rien dire ni "au revoir" ni "à bientôt" ni "à jamais".....

..... Il y a douze ans, jour pour jour, que je reviens sur mes pas dans ce troquet de misère où nous finissions nos nuits, il y a douze ans, jour pour jour, que je l'oublie et que je répète les gestes du retour sans y parvenir.....

